

Édition avec dossier

Épicure

Lettre à Ménécée

Présentation et notes
par Pierre-Marie Morel



Extrait de la publication



Lettre à Ménécée

ÉPICURE



Lettre à Ménécée



PRÉSENTATION

TRADUCTION

NOTES

DOSSIER

BIBLIOGRAPHIE

par Pierre-Marie Morel

GF Flammarion

Dans la même série
Dès la terminale

ARISTOTE, *Sur la justice – Éthique à Nicomaque, livre V*,
édition de Daniel Agacinski.

DESCARTES, *Méditations métaphysiques*, édition de
Marie-Frédérique Pellegrin.

ÉPICTÈTE, *Manuel*, édition de Laurent Jaffro.

KANT, *Analytique du beau*, édition d'Antoine Grandjean.

LEVI-STRAUSS, *Nature, culture et société*, édition d'Alice
Lamy.

MACHIAVEL, *Le Prince*, édition d'Yves Lévy.

MARC-AURÈLE, *Pensées pour moi-même*, suivi du *Manuel*
d'Épictète, édition de Mario Meunier.

PLATON, *Apologie de Socrate*, édition de Luc Brisson.

– *Le Banquet*, édition de Luc Brisson.

– *Gorgias*, édition de Monique Canto-Sperber.

– *Phédon*, édition de Monique Dixsaut.

– *La République*, édition de Georges Leroux.

ROUSSEAU, *Du contrat social*, édition de Bruno Bernardi.

– *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*
parmi les hommes, édition de Blaise Bachofen et Bruno
Bernardi.

SAINT AUGUSTIN, *Confessions livre X*, édition d'Étienne
Kern.

SÉNÈQUE, *La Vie heureuse. La brièveté de la vie*, édition
de José Kany Turpin et Pierre Pellegrin.

SOMMAIRE

ABRÉVIATIONS	9
AVERTISSEMENT	11
PRÉSENTATION	13
La <i>Lettre à Ménécée</i> , ou la Discipline du bonheur, 13	
– Épicure et la tradition épicurienne, 31.	
REPÈRES CHRONOLOGIQUES	39

Lettre à Ménécée

Notes d'approfondissement à la <i>Lettre à Ménécée</i>	53
--	----

Dossier : Lucrèce

L'indifférence divine et les ravages de la religion	75
L'âme est mortelle	84
La mort et la peur qu'elle inspire	92
Déclinaison des atomes et liberté	100
La sagesse et la satisfaction des désirs naturels	101

BIBLIOGRAPHIE	105
----------------------	-----

A b r é v i a t i o n s

- DRN* : Lucrèce, *De rerum natura (De la nature)*
Fin. : Cicéron, *De finibus bonorum et malorum (Des termes extrêmes des biens et des maux)*
Hrdt. : Épicure, *Lettre à Hérodote*
Long-Sedley : Long A., Sedley D., *The Hellenistic Philosophers*, Cambridge, 1987 (trad. fr. GF-Flammarion, n° 641-642-643)
MC : Épicure, *Maximes capitales*
Mén. : Épicure, *Lettre à Ménécée*
PHerc. : *Papyrus d'Herculanum*
SV : Épicure, *Sentences vaticanes*
Us. : H. Usener, *Epicurea*, Leipzig, 1887

Avertissement

La présente traduction se fonde sur le texte grec établi par Hermann Usener (*Epicurea*, Leipzig, 1887). Les divergences et les renvois aux éditions postérieures sont indiqués en notes. Elle a bénéficié, dans ses versions antérieures, des relectures de Daniel Delattre et de Marie-Pierre Noël. Qu'ils en soient tous deux chaleureusement remerciés. Les choix ultimes de traduction sont les miens.

Je remercie très sincèrement José Kany-Turpin, qui a mis à notre disposition sa traduction de Lucrèce (GF-Flammarion, 1997). Les textes figurant ci-dessous dans le Dossier Lucrèce en sont extraits.

Présentation

LA LETTRE À MÉNÉCÉE, OU LA DISCIPLINE DU BONHEUR

Peu de philosophies ont suscité la polémique autant que l'épicurisme. Parce qu'il défend le plaisir et le définit comme étant notre bien premier et naturel, on le soupçonne d'être immoral. Parce qu'il invite à se méfier des honneurs et des occupations politiques, on veut y voir un ennemi des lois. Parce qu'il dénonce les crimes des religions instituées et les croyances irrationnelles, on l'accuse d'impiété. Ainsi, pour Épictète, Épicure est « celui qui profère des obscénités¹ ». Il est vrai qu'à la différence d'Épictète, certains stoïciens, comme Sénèque, ont su reconnaître la rigueur et la subtilité de la règle de vie prônée par Épicure. Beaucoup d'autres ont cependant préféré se ranger à l'avis de Cléanthe²,

1. Selon Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes*, X, 6.

2. Directeur de l'école stoïcienne au III^e siècle av. J.-C., entre Zénon et Chrysippe. Notons que les stoïciens ne sont pas les seuls dans l'Antiquité, loin s'en faut, à avoir critiqué les épicuriens. La tradition platonicienne au sens large s'est particulièrement illustrée dans ce domaine. Il suffit de songer aux critiques

qui ne voyait dans son éloge du plaisir que le mépris des vertus. Cléanthe représentait la conception épicurienne de la moralité par un tableau saisissant, où l'on devait voir les vertus en servantes soumises, agenouillées devant le trône d'une Volupté parée comme une reine¹.

Comme toutes les caricatures, celles-ci sont à la fois trompeuses et révélatrices, déformant le sujet pour mieux en montrer les traits. D'un côté, la charge est incontestablement excessive. Épicure ne rejette ni les vertus ni les dieux. Il ne condamne pas les institutions politiques en tant que telles, mais invite à se méfier de la pratique politique – le sage, dit-il, ne fera pas de politique – et à fuir la recherche du pouvoir et des honneurs. Une communauté d'amis liés par la philosophie est un mode de sociabilité bien plus sûr que la cité, mais elle ne peut s'y substituer totalement. Il ne recommande pas de goûter le premier plaisir venu, mais prône au contraire une véritable discipline de vie, expliquant que l'on ne trouve pas toujours le plaisir dans la jouissance immédiate. En ce sens, les épicuriens n'ont rien des débauchés auxquels on les assimile traditionnellement depuis l'Antiquité.

Pourtant, l'épicurisme n'est pas une philosophie tiède, une sagesse modérée soucieuse de pondérer

que formule Cicéron dans le deuxième livre du *De finibus* ou au traité de Plutarque intitulé *Qu'il est impossible de vivre avec plaisir si l'on suit Épicure*.

1. Cicéron, *Fin.*, II, 69.

les tendances opposées. Épicure fait véritablement scandale. Il déclare « cracher sur la beauté » – probablement la beauté morale – et ceux qui l’admirent sans raison, quand elle ne produit aucun plaisir¹, et il estime que si une vie de débauche procurait le bonheur, nous n’aurions rien à reprocher à ceux qui la mènent². Il invite à « fuir toute éducation à voile déployée³ ». Fondamentalement matérialiste, il déclare que notre âme est faite de particules physiques et qu’elle est mortelle au même titre que le corps. Or une telle affirmation met directement en cause les croyances religieuses traditionnelles et populaires, notamment la conviction commune que des châtements nous attendent dans l’au-delà.

Ce ne sont pas de simples formules provocatrices, mais de véritables thèses. Pour les épicuriens, en effet, renoncer au plaisir au profit de l’admiration convenue de la vertu est absurde, étant donné que le plaisir est la fin même que poursuit en nous la nature. Par ailleurs, une éducation qui se réduit à l’accumulation des connaissances, à la culture savante, fait obstacle à la véritable philosophie, car celle-ci n’use que des connaissances nécessaires au bonheur. Quant à l’âme, elle est composée d’atomes, comme le sont tous les corps⁴, car il faut

1. Athénée, *Deipnosophistes*, XII, 547a (Us. 512).

2. *MC*, X.

3. Diog. Laërce, X, 6.

4. La physique atomiste des épicuriens n’admet en effet que deux réalités fondamentales : les atomes, en nombre infini, et le vide illimité dans lequel ils se meuvent.

qu'elle soit elle-même corporelle pour pouvoir agir sur le corps. En conséquence, notre âme se disperse nécessairement au moment de la dissolution de l'agrégat corporel. Ainsi, rien de personnel ne subsiste après la mort. Il n'y a donc véritablement rien à craindre, ni de la mort elle-même, ni de nos imaginaires enfers.

Philosophie inconfortable, discipline dont la rigueur vaut bien celle de l'austérité stoïcienne, l'épicurisme promet pourtant, dans un seul et même geste, le bonheur et le plaisir. Il propose le seul remède possible au mal de vivre. La *Lettre à Ménécée* se présente précisément comme une sorte de guide à la fois pratique et thérapeutique : elle accompagne et oriente notre désir d'être heureux ; elle définit les soins dont notre âme a besoin pour se guérir des opinions fausses et des peurs infondées.

Elle intègre d'ailleurs la formule de ce que les épicuriens postérieurs appelleront le « quadruple remède » (*tetrapharmakos*)¹, les quatre ingrédients nécessaires de la médecine de l'âme. La *Lettre* adopte par là même, avec quelques nuances, la structure des quatre premières *Maximes capitales* d'Épicure, qui établissent, dans l'ordre où elles se présentent, les quatre principes essentiels de

1. Pour reprendre l'expression par laquelle l'épicurien Philodème, au I^{er} siècle av. J.-C., désigne cet ensemble de préceptes (*Aux amis de l'École*, *PHerc.* 1005, V).

l'éthique : (I) le divin est bienheureux et incorruptible, n'éprouve aucun souci et n'en cause pas en autrui, et ne connaît ni colère ni complaisance ; (II) la mort n'est rien pour nous, parce qu'elle correspond à l'absence de sensation ; (III) la limite des plaisirs se définit par l'absence de douleur, de sorte que douleur et plaisir s'excluent mutuellement ; (IV) la douleur ne dure qu'un temps limité et le plaisir, dans le corps, l'emporte toujours sur la douleur. Quelle que soit la nature du destinataire – on ne sait à peu près rien de Ménécée, sinon qu'il était un proche de l'école et que ses fils auraient été des disciples d'Épicure –, la portée de ce petit écrit n'a donc rien de privé. Il prodigue ses bienfaits à tous, à tout âge et en toutes circonstances : « Il n'est en effet, pour personne, ni trop tôt ni trop tard lorsqu'il s'agit d'assurer la santé de l'âme¹. »

La *Lettre* suit le plan suivant :

1. Prologue : il faut s'exercer à philosopher, et cela sans délai car on ne doit pas différer le moment d'être heureux (§§ 122-123).

2. Les dieux sont bienheureux et incorruptibles ; ils ne sont pas à craindre. Critique des opinions de la foule à leur sujet (§§ 123-124).

3. La mort n'est rien pour nous ; elle n'est donc pas à craindre. Il est déraisonnable et inutile d'espérer une vie illimitée (§§ 124-127).

1. *Mén.*, 122.

4. Il faut faire des différences entre les désirs, et privilégier les seuls désirs naturels et nécessaires. Le plaisir qui en résulte implique l'exclusion de la douleur (§§ 127-128).

5. Le plaisir est principe et fin de la vie heureuse, mais celle-ci suppose une juste estimation et une mesure comparative, par délimitation réciproque, des plaisirs et des peines (§§ 128-130).

6. La mesure des plaisirs, par l'exercice d'un « raisonnement sobre », est la marque de l'autosuffisance, et elle s'oppose à la recherche permanente et sans fin des jouissances immédiates (§§ 130-132).

7. La prudence réalise la synthèse du plaisir et de la vertu (§ 132).

8. Épilogue : le sage vit selon les préceptes qui viennent d'être définis ; il ne craint ni la fortune ni le destin, et sait que ce qui dépend de lui est sans autre maître que lui-même. Il vit comme un dieu parmi les hommes (§§ 133-135).

Comme on le voit aussitôt, la règle de vie et l'exercice pratique que recommande Épicure ne sauraient se confondre avec un ensemble de préceptes comportementaux, ou avec la préconisation d'une conduite mécanique et irréfléchie. Suivre la voie du plaisir n'est pas s'en remettre au seul instinct. C'est en réalité suivre la raison. La discipline du bonheur est donc une discipline rationnelle.

L'usage de la raison prend ici deux formes : suivre les principes que dicte la science de la nature et pratiquer le « raisonnement sobre » qui permet

d'évaluer et de comparer les plaisirs et les peines. La première image que donne l'épicurisme est celle d'une philosophie de la nature, non seulement parce que la science de la nature (*phusiologia*) y tient une place centrale, mais encore parce que l'éthique épicurienne invite à mener une vie conforme à la nature. Ainsi, la *Maxime capitale* XXV d'Épicure nous exhorte à rapporter chacun de nos actes, en toutes circonstances, à la « fin de la nature », si nous voulons que nos actions soient cohérentes avec nos discours. En un sens, pourtant, ce rapport à la nature ne va pas de soi. Tout d'abord, la nature physique n'est autre, fondamentalement, que des atomes et du vide. L'organisation de notre monde, sa beauté même, ne sont que les effets précaires d'un mouvement de corpuscules initialement désordonné. Le monde lui-même est voué à la destruction et il n'est qu'un exemplaire singulier parmi l'infinité des mondes qui peuplent un univers illimité. Il n'y a ni providence ni finalité qui puissent justifier l'ordre régional et fragile dans lequel nous vivons. Rien, dans la nature, n'est là *pour* autre chose, que ce soit du fait d'une intention expresse ou d'une cause finale immanente, de sorte que nous ne pouvons pas dire non plus que la nature est là *pour* nous. La nature physique n'est donc pas en elle-même porteuse de sens : elle est neutre. Pourtant, la connaissance scientifique de la nature révèle les causes cachées des phénomènes, ce qui ne nous apparaît pas et dont les effets (tonnerre, tremblements de terre, épidémies) souvent nous terrorisent.

Composition et mise en pages



N° d'édition : L01EHPNFG1274N001
Dépôt légal : avril 2009

Extrait de la publication